

1/2

15 au 21 juin 71

COLLECTION
CINÉMATHEQUE
QUÉBÉCOISE

« Mon oncle Antoine », de Claude Jutra : « En gagnant mon pain » au Québec vers 1950

Mon cousin Claude...

Albert Cerrooni

□ Durant le dernier festival de Cannes j'ai hésité. Je me suis demandé si je devais confesser mon enthousiasme à mon cousin Claude (Jutra) ou à mon cousin Jean-Pierre (Lefebvre), envoyer une lettre admirative à l'un ou à l'autre.

Nous sommes en effet cousins, puisque je suis français et qu'ils sont québécois ! Claude est celui que je connais depuis le plus longtemps, depuis que j'ai reçu un choc assez violent en voyant « A tout prendre », à Karlovy-Vary, je crois, au début des années 60. Hors festival, dans une projection de distributeur rue d'Antibes, un nouveau film de lui, « Mon oncle Antoine » a certainement été cette année une de mes émotions les plus fortes en quinze jours.

Mais le film de Jean-Pierre

Lefebvre, pour moi un ami personnel, plus récent, « Les maudits sauvages », vu à la quinzaine de la S.R.F. (Société des Réalisateurs de Films) était aussi un film important, même s'il était « en marge » du festival.

« Mon oncle Antoine » est au cinéma du Québec un peu ce qu'« En gagnant mon pain » est au cinéma soviétique, « Les Feux de la vie » de Jan Troell au cinéma suédois, un très beau, un très grand film consacré au passage de l'enfance à l'adolescence, à la découverte de la sexualité et à la peur de la mort, une aventure individuelle (celle d'un jeune garçon employé par son oncle Antoine entrepreneur de pompes funèbres et une aventure sociale (celle d'une localité minière saisie dans les années 50 de ce siècle, le propriétaire des mines étant américain).

Le ton est souvent burlesque, drôle. Il est aussi souvent tragique. C'est parce qu'il ne supporte pas d'être piétiné, bafoué par son patron *anglophone*, qu'un chauffeur de camion quitte la ville pour travailler comme bûcheron. Son enfant mourra alors qu'il est absent et appelé par la mère l'oncle Antoine, saoul autant qu'on peut l'être, perdra le petit cercueil embarqué sur sa charrette au milieu des neiges. Ce soir-là le neveu d'Antoine, se souvenant de la jolie fille qui est avec lui au magasin, aura la révélation, au moins onirique, de l'amour charnel. On le secouera alors brutalement pour aller rechercher et l'oncle ivre-mort et le petit cadavre perdu.

Une des plus belles séquences est celle où le patron américain de la mine vient jeter à la porte des maisons ouvrières un fanion, don de Noël pater-▷

Il circule en cabriolet et le jeune « héros » du film, un de ses copains, lui font une sale farce. Perchés sur un balcon ils bombardent son cheval de boules de neige. Le cheval s'emballe et la pitrerie paternaliste est interrompue. Lorsque les deux mioches parcourent la grand' rue, tout le monde rentre chez soi. On les approuve, mais on n'ose le manifester. Le patron, c'est le patron. La peur du patron. Seule, au bout de la rue, la jolie fille sourit.

« Les Maudits sauvages » est un film politique important. Une histoire assez décousue, volontairement décousue pour nous renvoyer à des interrogations, à un désarroi. Il y a de grands moments lyriques à rappeler le massacre, la spoliation des In-

diens par les Blancs, leur abrutissement systématique par l'alcool, par l'eau « de mort », le viol des Indiennes.

dans une « boîte » de Montréal. Mais Lefebvre s'attarde aussi avec une certaine amitié sur des « hippies » parodiant les gestes indiens, voulant s'identifier par leurs rites aux Indiens, les plus opprimés des opprimés, avec une amitié certaine mais avec une non moins certaine ironie critique. La volonté d'identité québécoise, linguistique, culturelle, politique, ne doit pas se transformer en folklore idéaliste !

Il n'y a pas eu que les Québécois mais il y a eu encore un Québécois, Pierre Perrault et le remarquable dossier de reportage qu'il a constitué avec Michel Brault sur les étudiants acadiens (un groupe minoritaire francophone dans le Canada « anglais »), « L'Acadie, l'Acadie ».

foi, mystifiée, dans l'ordre, dans la prospérité. Brandner est en particulier un remarquable coloriste qui, par la couleur, sait donner aux êtres, aux objets, aux choses, à la nature, figée ou vivante, leur durée, leur poids, leur rythme.

A la S.R.F. on a vu « La soudaine richesse des pauvres gens de Kombach » de Volker Schlöndorff, l'auteur des « Désarrois de l'élève Toerless ». C'est une sorte de complainte, triste mais belle, d'une magnifique beauté plastique, une sorte de complainte consacrée à des paysans misérables de l'Allemagne au milieu du 19^e siècle qui crurent tirer leurs épingles du jeu en dévalisant un fourgon transportant le trésor princier. Tous furent maladroits, tous se firent prendre. Tous fi-



« Les passagers » : Ils nous en apprennent beaucoup

diens par les Blancs, leur abrutissement systématique par l'alcool, par l'eau « de mort », le viol des Indiennes.

Il y a aussi des moments d'une très forte dérision, et en même temps d'une compréhension chaleureuse, pour essayer de démystifier le mythe indien dans lequel certains jeunes Canadiens essayent de trouver la preuve de leur identité québécoise, non fédérale, non soumise à l'anglophonie bourgeoise dominante.

Lefebvre fait tranquillement passer un « trappeur » en costume remontant à il y a un ou deux siècles devant une boutique moderne, devant des tubes de néon. Le « trappeur » s'en va tenant par la main une « sauvage » qu'il va tendrement faire

Il y a eu, décelée à la Semaine de la Critique et à la Quinzaine des Réalisateurs, la constatation de la remontée très forte du cinéma allemand de l'Ouest, du cinéma indépendant d'Allemagne de l'Ouest, celui que ne financent évidemment pas les épiciers en gros qui font, en gros, le cinéma allemand de l'Ouest avec le renfort de capitaux américains, français, italiens ou espagnols.

A la Semaine de la Critique nous avons vu « Ich liebe dich, ich töte dich » (Je t'aime, je te tue), de Uwe Brandner, un peu trop « littéraire » de ton, un peu sophistiqué mais qui prouve un très fort tempérament de metteur en scène, qui décrit avec énormément d'acuité la torpeur étouffante d'un petit village

nirent emprisonnés, abattus ou pendus, victimes de ce « système » contre lequel ils n'avaient trouvé qu'un remède inefficace et illusoire dans leur détresse, la révolte individuelle, groupusculaire qui ne renversait pas, qui ne transformait pas l'ordre social.

Beau et rigoureux, sensible et grave, le film de Schlöndorff, comme un certain nombre d'autres films « à costumes » (et même comme, par son aspect rural et traditionnel de surface, le film de Brandner), se rapproche du « Heimat film » (Le film du pays natal) par lequel on essaya naguère, en un genre très populaire, de fournir une évasion folklorique, au mauvais sens, au public d'Allemagne de l'Ouest afin de détourner son attention et des plus désagrées-